

LE MONDE

Les voies de la cantate, en clôture de Musica

Publié le 08 octobre 2001

STRASBOURG *de notre envoyé spécial* - Gérard Condé

Terre del rimorso, de Luca Francesconi. Avec Françoise Kubler (soprano), Luciano Roman (récitant). Vokalensemble de Stuttgart. Atlantis, de Peter Eötvös. Avec Gregor Dalal (baryton) et un soliste de l'Aurelius Sängerknaben Calw. Orchestre symphonique de la radio de Stuttgart, Peter Eötvös (direction). Festival Musica, Palais de la musique, samedi 6 octobre.

Le concert de clôture de Musica est toujours un moment d'émotion. Au terme de quinze jours si foisonnants de premières auditions ou de reprises, l'intérêt des unes et des autres n'étant jamais certain - la musique vieillit vite et meurt parfois à la naissance -, on espère qu'un éblouissement final tempérera le regret de prendre congé.

La cantate *Terre del rimorso*, de Luca Francesconi (né en 1956), promettait déjà. Magnifiquement servie par la voix toujours chaleureuse de Françoise Kubler, par un orchestre et un chœur irréprochables dont Peter Eötvös sait stimuler l'engagement, c'est une fresque de quarante minutes sur le thème de la tarentelle, du remords et de la morsure de l'angoisse ; elle emprunte des textes grecs, italiens ou français à des auteurs anciens et modernes ainsi qu'à des chants populaires. On suivrait mieux Luca Francesconi si les longues interventions du récitant pouvaient nous toucher par le sens et pas seulement par la jolie musique des mots. La grande maîtrise technique du compositeur ne fait aucun doute, l'abondance d'idées originales frappe aussi, mais aucune n'est poussée à son terme, et l'on en revient toujours à cette écriture chargée dont la complexité bouillonnante ne parle ni n'impressionne.

Le contraste est complet avec *Atlantis*, de Peter Eötvös (né en 1944), autre cantate, pour un ensemble beaucoup moins fourni mais tout aussi puissant à l'occasion grâce aux secrets d'une écriture instrumentale infaillible et d'une amplification conçue comme une orchestration et non comme une sonorisation. Dans cette vaste partition, créée en 1995, inspirée par la fragilité des sociétés et des cultures - l'effondrement de l'URSS et ceux qui suivront -, l'épanouissement des idées ne souffre jamais du poids de considérations esthétiques.

Car l'esthétique d'Eötvös est accueillante et ne bride pas les inspirations qui viennent à elle. C'est peut-être la leçon d'un long contact avec Stockhausen, dont l'influence, perceptible ici ou là, n'est pas autrement frappante : la conscience que la musique, multiforme par essence, ne se laisse pas circonscrire.

UNE GRANDE FORCE DRAMATIQUE

Aussi est-ce à une évocation de la musique populaire de Transylvanie (pays natal de Peter Eötvös), en voie de disparition, qu'est laissé le soin de conclure chacune des trois parties : les deux quintettes à cordes, relégués au fond de l'ensemble instrumental, semblent déjà rongés par le temps. Les dix groupes de percussions, qui entourent le public et l'orchestre, donnent à l'auditeur une sensation d'immersion dans le son, surtout quand leurs roulements tournants se relaient à travers l'espace.

Mais ce sont les longues syllabes lancées par une voix d'enfant dans un contexte harmonique lumineux qui, en créant l'émerveillement initial, donneront toute sa force dramatique à la sensation finale d'une perte irrémédiable. Toujours aussi magique, avec ces mélanges de timbres inouïs et ces appels instrumentaux qui ressemblent à des voix, l'atmosphère ne pourra ensuite que s'assombrir, notamment avec l'entrée du baryton, dans la deuxième partie, dialoguant avec celle du jeune garçon, et les interventions fantomatiques d'un chœur de voix synthétiques.

Une œuvre étrange, puissamment originale, et telle qu'on pouvait l'attendre pour conclure un festival.